

Jean Bédard, Andrée Ferretti, Jean-François Beauchemin

André Brochu

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2012). Compte rendu de [Jean Bédard, Andrée Ferretti, Jean-François Beauchemin]. *Lettres québécoises*, (148), 18–19.



JEAN BÉDARD

Marguerite Porète.*L'inspiration de Maître Eckhart*

Montréal, VLB éditeur, 2012, 360 p., 27,95 \$.

Un roman érudit

Après *Maître Eckhart* et *Nicolas de Cues*, Jean Bédard nous livre un *Marguerite Porète* là encore à l'intersection de l'Histoire et de la mystique.

La dimension proprement romanesque du livre est assurée par la présence, dès le début, d'un personnage complexe, le clerc Guion de Cressonaert. Il est d'abord secrétaire juridique de l'Inquisition et assiste à ce titre à l'interrogatoire de Templiers que l'Inquisiteur, frère Guillaume, torturait jusqu'à la mort, en étirant parfois les séances des mois durant. C'était au XIII^e siècle. L'Église et l'État combattaient ensemble deux mouvements jugés hérétiques, l'ordre des Templiers et la communauté des béguines. Guion se dégage finalement de son rôle atroce grâce à la connaissance qu'il fait d'une femme extraordinaire qui lui apporte une conception différente des choses, exempte de la violence des religions et des églises.

La béguine et l'amour

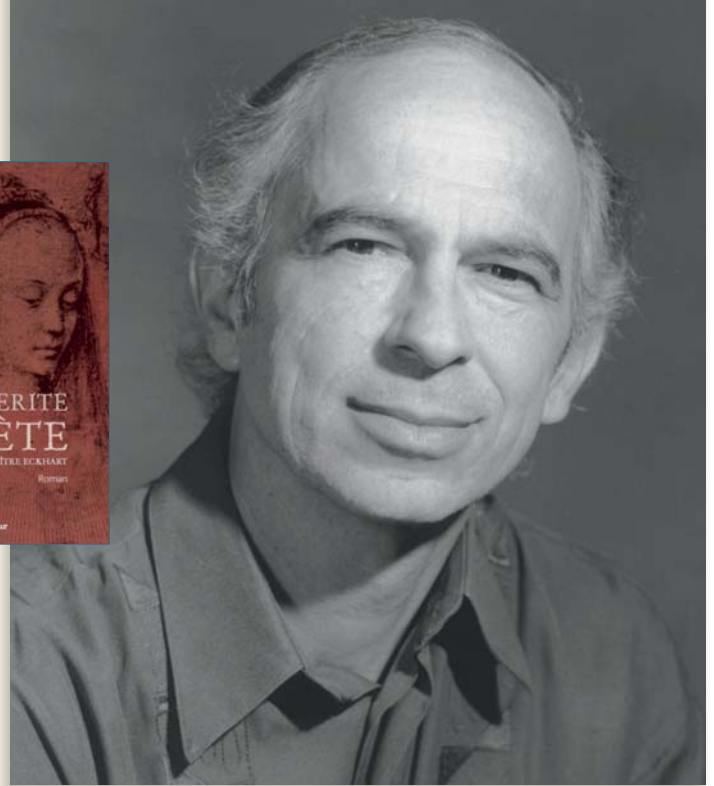
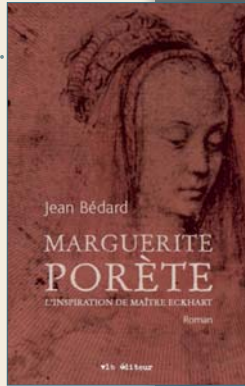
Marguerite Porète était une béguine en vue. Il y avait plusieurs tendances dans ce mouvement, mais on y pratiquait généralement une forme de féminisme et le rejet des soumissions. Dame Porète accordait une importance particulière à l'amour, qu'elle plaçait au-dessus de Dieu même, ainsi qu'au désir charnel en lequel elle voyait la fusion intégrale des sujets. Sa mystique peut sembler aujourd'hui bien plus en accord avec la vraie religion que l'enseignement de ce qu'elle appelait la Petite Église, celle du pouvoir masculin (par opposition à l'Église des femmes, large et accueillante).

Pendant la première moitié du roman, la figure de Marguerite manque de consistance, ce qui découle sans doute du peu de renseignements que nous possédons sur elle. Mais ce manque est compensé par le récit détaillé de la vie de Guion. Puis le mauvais sort réservé aux béguines par l'Église installe au premier plan l'héroïque figure à laquelle on intente un procès et que l'on voue au bûcher. Guion, pour sa part, sera condamné à la prison perpétuelle.

Inquisition et mysticisme

Les démêlés des personnages avec l'Inquisition sont sans doute les éléments les plus dramatiques du livre. De longs chapitres nous font connaître les relations beaucoup plus sereines qui déterminent leur existence quotidienne. Elles donnent lieu, de la part du narrateur, à un lyrisme intéressant, mais non dénué d'un excès de mysticisme — ou encore (mais très rarement, heureusement) d'un certain saugrenu, comme dans cette phrase : « Le capital moral de notre existence foutue [!] repose dans un monde imaginé ! » (p. 332) Le discours mystique ou métaphysique prend souvent le pas sur la narration, ce qui ne va pas sans gêner la lecture.

Malgré les réserves que peuvent soulever la problématique mystique et le discours particulier, tantôt abstrait, tantôt surchargé d'images (« Un



JEAN BÉDARD

ciel laiteux estompait la ramille des arbres. L'air humide nous gardait sur sa poitrine de brume », p. 203), on ne peut qu'être conquis par l'originalité du propos et la vérité des personnages, par l'atmosphère idéologique où s'opposent une Église décadente et des rebelles pleins de grandeur.



ANDRÉE FERRETTI

Roman non autorisé

Montréal, l'Hexagone, 2011, 160 p., 19,95 \$.

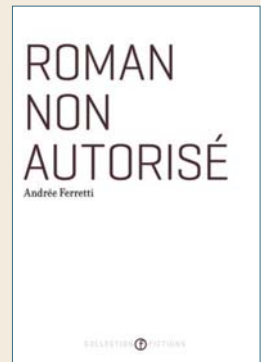
Autobiographie fictive

Le dernier roman d'Andrée Ferretti mêle admirablement les cartes de la vérité biographique et de la fiction, ainsi que du permis et du transgressif.

Tout commence par le refus de Fleur des prés Laforêt, alias Fleur Després, reporter-photographe de réputation mondiale, de confier à une jeune écrivaine, Aline Ferron, le soin de rédiger sa biographie.

Cette dernière décide alors d'écrire, à la première personne, un roman qui aura toutes les allures d'une autobiographie de Després, évidemment non autorisée. Curieusement, la célèbre femme au crépuscule de sa vie, loin de s'insurger, s'en montre ravie : « Elle a obtenu ce qu'elle désirait. Elle sera l'héroïne d'un roman. » (p. 13)

Ce roman se donne donc pour tel, tout en étant constamment suspect de vérité biographique. Voilà certes un aspect de sa complexité et de sa subtilité. Quant au contenu, qui est le récit d'une vie peu commune, on peut en distinguer plusieurs aspects étonnants. D'abord et surtout, la dimension politique et la dimension érotique attirent également l'intérêt.





ANDRÉE FERRETTI

La vérité politique

On connaît l'engagement politique de l'auteure, Andrée Ferretti, qui fut une égérie du mouvement indépendantiste. Fleur Després, son personnage (à travers l'écrivaine Aline Ferron), marche parfaitement sur ses traces. Les événements d'octobre 1970, les référendums de 1980 et 1995, sont évoqués avec une grande précision et sans complaisance. Qui plus est, la guerre d'Algérie que couvre notre reporter-photographe est l'objet d'une description saisissante, où le conflit interne des Algériens, arabes et berbères, vient compliquer la situation et rendre problématique la lutte pour l'affirmation nationale. Je connais peu de romans, dans notre littérature, qui abordent la question de l'indépendance politique avec autant de justesse et avec ce souci d'éviter la myopie militante.

L'érotisme pluriel

On peut dire la même chose de la dimension érotique, qui est à la fois très présente et pourtant dénuée de complaisance. Fleur Després est une femme ardente, capable de s'éprendre de plusieurs hommes et de vivre cumulativement les amours.

Son premier amant est son oncle — ce qui n'est pas banal ! Il s'agit d'un universitaire, qui restera présent dans sa vie jusqu'au bout. Philippe et elle s'aiment profondément, mais cela n'empêche pas Fleur de s'éprendre d'un militant kabyle, Hocine, rencontré lors de la guerre d'Algérie. Cet homme devient son mari et le père de ses enfants. Un intellectuel, Maxence, s'ajoute aux deux autres, encore aimés, mais fuit bientôt cette promiscuité. Puis il y a Ulysse, romancier génial et déséquilibré (il fait beaucoup penser à Hubert Aquin). Il se suicide. Enfin, le jeune Sébastien prend le relais de Philippe qui était son mentor. Les descriptions des ébats charnels, malgré leur crudité, sont d'une grande beauté ; on trouve la même vérité et la même profondeur dans les unions amoureuses que dans les situations politiques.

La maturité narrative, l'universalité et l'originalité des thèmes font de ce livre une réussite où s'affirme la riche diversité de l'humain.

☆☆ ½

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Le hasard et la volonté

Montréal, Québec Amérique, 2012, 174 p., 18,95 \$.

Roman non fictif

Un roman dont le personnage-narrateur est nul autre que l'auteur, est-ce là un roman ? On peut certes en douter.

Le roman moderne prend de grandes libertés à l'égard de la tradition, et cela peut mener à d'authentiques réussites. Mais le dernier roman de Jean-François Beauchemin, qui a publié des livres parfois remarquables, n'a pas remporté mon adhésion.



L'argument

La dimension du roman proprement dit tient dans un argument bizarre et pour le moins discutable. L'auteur — ou le personnage, si l'on veut — est enfermé dans une cellule et condamné à mort. Pied de nez évident à la vraisemblance puisque, on le sait, la condamnation à mort n'existe plus depuis belle lurette au Canada. Tout le long du livre, on attend une justification de la donnée de base : pour quel crime le narrateur est-il condamné ? Et comment une telle sanction judiciaire est-elle possible ? Rien, dans ce que l'écrivain nous raconte de sa vie, ne prépare un tel aboutissement. Il parle surtout de ses parents décédés dix ans plus tôt, auxquels il vouait de nobles sentiments. Il parle de sa compagne depuis plus de vingt ans, la bien-aimée Manon, et de son ami poète, Jacques Clermont. Tous deux ont existé, existent encore. Ils ne semblent d'aucune façon liés au déclenchement d'une tragédie. Alors ?

L'écriture

La réponse, insuffisante, réside dans l'écriture. Jean-François Beauchemin est quelqu'un pour qui le style existe. Tout son livre, sur la base d'un argument rhétorique, est un exercice de méditation littéraire orchestrant un ensemble de thèmes tantôt métaphysiques, tantôt psychologiques. Le titre, déjà, nous oriente vers un tel monde d'abstractions. Le *hasard*, c'est la manifestation d'un univers sans Dieu — et Dieu sait que l'auteur revient souvent sur son athéisme, même s'il prétend avoir réglé la question il y a longtemps et une fois pour toutes. La *volonté* est plutôt le fait de l'homme et de son aptitude à créer les conditions du bonheur. Le narrateur, qui ne croit pas à l'immortalité mais n'a pas peur de la mort, triomphe de l'effroi que pourrait lui inspirer son châtement.

La méditation porte beaucoup sur les rapports entre le corps et l'esprit, la conscience, et surtout l'âme. Même s'il se dit non-croyant, le narrateur est fortement fasciné par l'âme à laquelle il consacre, comme aux autres réalités humaines, de longues et complexes dissertations. Ces réalités du moi sont toujours abordées en perspective avec la solitude, car tout nous ramène à l'intériorité et à ses mille facettes. Le narrateur s'emploie continuellement à comparer ses dispositions intimes à celles des autres — les autres qu'il juge vulgaires, sots ou cruels. Il jouit du « sentiment de ne jamais appartenir tout à fait à la race de [ses] semblables » (p. 87).

Ce mépris d'autrui empêche de ranger l'auteur parmi les écrivains humanistes, malgré son goût pour la réflexion portant sur divers aspects de la condition humaine. Par ailleurs, la valorisation de la nature, des chiens en particulier, compense l'absence d'altruisme. L'amour compense aussi, il est vrai...